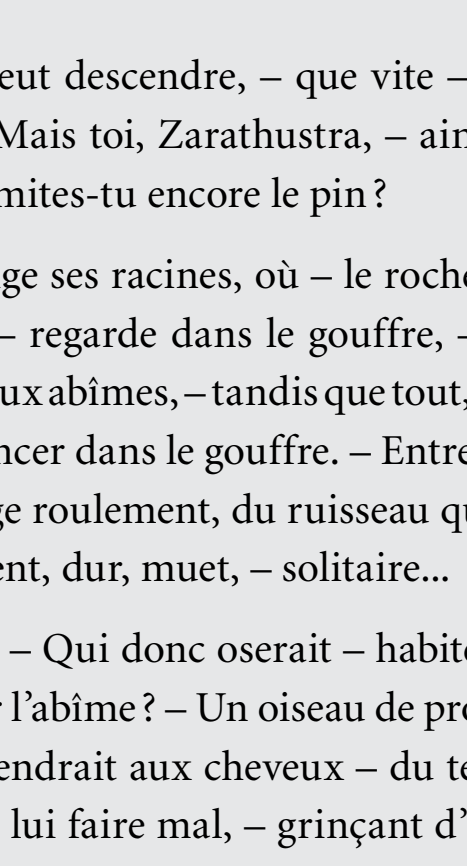
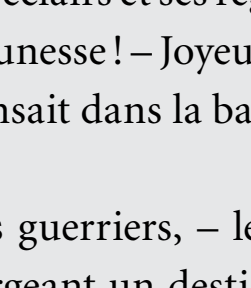


DITHYRAMBES DE DIONYSOS



Friedrich Nietzsche (1844-1900)

DERNIÈRE VOLONTÉ

Mourir ainsi, – comme un jour je le vis mourir, – Lui, l’ami, qui lança ses éclairs et ses regards – divinement dans ma sombre jeunesse! – Joyeux dans son courage et profond, – il dansait dans la bataille.

Le plus joyeux des guerriers, – le plus puissant des vainqueurs, – chargeant un destin sur son destin, – dur, pensif, prévoyant, – vibrant à la victoire, – criant la joie, vainqueur en mourant :

À l’heure de la mort il ordonnait, – il ordonnait que l’on anéantît!... Mourir ainsi, – comme un jour je le vis mourir : – en créant la victoire et le néant...

ENTRE OISEAUX DE PROIE

Celui qui veut descendre, – que vite – l’engloutit le gouffre! – Mais toi, Zarathustra, – aimes-tu encore l’abîme, – imites-tu encore le pin?

Le pin plonge ses racines, où – le rocher même avec épouvante – regarde dans le gouffre, – mais l’arbre s’accroche aux abîmes, – tandis que tout, autour de lui, – veut s’élancer dans le gouffre, – Entre l’impatience – du sauvage roulement, du ruisseau qui bondit, – il attend patient, dur, muet, – solitaire...

Solitaire!... – Qui donc oserait – habiter ces lieux, – surplomber l’abîme? – Un oiseau de proie peut-être : – il se suspendrait aux cheveux – du tenace Patient, – joyeux de lui faire mal, – grinçant d’un rire fou, – d’un air d’oiseau de proie...

Pourquoi si tenace? – dit le moqueur cruel : – On doit avoir des ailes – quand on aime l’abîme!... – On ne doit pas rester suspendu – comme toi!

Ô Zarathustra, – tout cruel Nemrod! – Récemment encore toi le chasseur de Dieu, – le filet de toute vertu, – le pilier du mauvais! – Maintenant, – chassé par toi-même, – proie pour toi-même, – vrillé en toi-même...

Maintenant, – solitaire avec toi-même, – scindé en deux dans ta propre science, – entre cent miroirs, – faux à tes propres yeux, – entre cent souvenirs, – incertain, – fatigué à chacune de tes blessures, – glacé par chaque froid, – étranglé par ton propre lacet, – Connaisseur de toi-même! – Bourreau de toi-même!

Pourquoi te lias-tu – avec le lacet de ta sagesse? – Pourquoi t’attiras-tu – dans le paradis du vieux serpent? – Pourquoi te glissas-tu – en toi-même, en toi-même?...

Malade à présent, – malade du venin du serpent; – prisonnier à présent, – sur toi s’est abattu le plus dur destin : – dans ta propre fosse – tu travailleras courbé, – vouté en toi-même, – t’enterrant toi-même, – sans aide possible, – raide, – un cadavre, – avec, dessus, des tours de fardeaux, – accumulées par toi-même, – un savant! – un connaisseur de toi-même! – le sage Zarathustra!...

Tu cherchais le plus lourd des fardeaux : – tu t’es trouvé, toi, – et tu ne te jetteras pas toi-même par-dessus bord... – Épiant, – mâchant, – déjà tu ne tiens plus droit! – Même ta tombe est contrefaite, – Esprit contrefait!...

Et récemment encore, si fier, – hissé sur les échasses de ta fierté, – récemment encore anachorète sans Dieu, – compagnon solitaire du diable, – prince à toge écarlate de tout Orgueil!...

Maintenant – entre deux néants – courbé, – point d’interrogation, – énigme harassée, – énigme pour les oiseaux de proie...

Ils sauront bien te délivrer, – ils ont faim déjà de ta délivrance, – ils voltigent déjà autour de toi, énigme, – autour de toi, pendu!... – Ô Zarathustra!... – Connaisseur de toi-même!... – Bourreau de toi-même!...

LE SIGNE DE FEU

Ici, où entre les mers l’île a percé, – pierre sacrificatoire qui s’élance, escarpée, – ici sous le noir ciel, – Zarathustra allume ses feux sur les hauteurs, – signes de feu pour les pilotes en détresse, – points d’interrogation pour ceux qui savent répondre.

Cette flamme au ventre grisâtre, – vers les lointains froids ses langues poussent leur désir, – vers de toujours plus pures hauteurs elle tord son cou, – un serpent est dessus, dressé d’impatience; – ce signe, je l’ai placé devant moi.

Mon âme, elle est cette flamme, – insatiable vers des nouveaux lointains, – elle jaillit plus haut, plus haut, sa calme ardeur. – Pourquoi Zarathustra a-t-il fui animaux et hommes? – Pourquoi sauvage, s’est-il enfui de la terre ferme? – Il connaît déjà six solitudes, – mais la mer elle-même ne lui était pas assez solitaire, – sur l’île il s’est hissé, sur la montagne il est devenu flamme, – vers une septième solitude – il jette maintenant la ligne investigatrice par dessus sa tête.

Pilotes en détresse! Ruines des vieilles étoiles! – Mers de l’avenir! Cieux inexplorés! – Vers tout ce qui est solitaire je jette maintenant ma ligne : – répondez à l’impatience de la flamme, – péchez, à moi le pêcheur des hautes montagnes, – ma septième dernière solitude!

LE SOLEIL DESCEND

I

Tu n’auras plus soif bien longtemps, – cœur consumé! – Il y a des délivrances dans l’air, – des bouches inconnues soufflent vers moi, – la grande fraîcheur arrive...

Mon soleil à midi était droit au-dessus de moi : – je vous salue, vous qui venez, – dents soudaines, – fraîs esprits du crépuscule!

L’air passe, venant d’ailleurs et pur. – Ne m’œillade-t-elle pas avec son coulé – regard de tentatrice, – la nuit?... – Reste fort, mon cœur vaillant! – Ne demande pas : Pourquoi?

II

Jour de ma vie! – Le soleil descend. – Déjà les flots, surface unie, – se dorent. – Chaude est l’haléine du rocher : – est-ce que peut-être le bonheur – a dormi sur lui son sommeil de midi? – Dans les clartés vertes, – l’abîme brun hisse le bonheur en riant.

Jour de ma vie! – Nous allons vers le soir! – Déjà arde ton œil, – mi-brisé, – déjà ruissellent les larmes – de ta rosée, – déjà court, calme sur la mer blanche, – la pourpre de ton amour, – ta dernière hésitante félicité!...

III

Gaîté, toi dorée, viens! – toi, de la mort – tout intime et doux charme précurseur! – Ai-je couru trop vite mon chemin? – Maintenant seulement, que le pied s’est fatigué, – ton regard me rattrape encore, – ton bonheur me rattrape encore.

Autour, rien que vagues et jeux. – Tout ce qui fut lourd – s’est effondré dans l’oubli bleu, – paresseux se balance mon canot. – Tempête et traversée, comme il les a oubliées! – Désir, espoir se sont noyés, – planes sont immobiles l’âme et la mer.

Septième solitude! – Jamais je ne sentis plus près de moi la sécurité douce. – jamais plus chaud le regard du soleil. – Ne bout-elle pas encore, la glace de mes sommets? – Argentin, léger comme un poisson, ma nacelle nage à présent vers là-haut...

GLOIRE ET ÉTERNITÉ

I

Que longtemps déjà te voilà assis – sur ta malchance? – Fais attention! tu me couves encore – un œuf, – un œuf de basilic, – avec ton long chagrin.

Pourquoi Zarathustra se glisse-t-il le long de la montagne?

Méfiant, ulcéré, sombre, – il épie, – mais soudain, un éclair – brille, terrible, un coup – frappant de l’abîme vers le ciel : – de la montagne elle-même se secouent – les entrailles...

Où la haine et le rayon de l’éclair – se sont unis, une malédiction, – sur les montagnes demeure maintenant la colère de Zarathustra; – comme un orage menaçant il se glisse dans son chemin.

Qu’il rampe sous sa couverture, celui qui en a encore une! – Au lit, les délicats! – Maintenant le tonnerre roule au-dessus des voûtes, – maintenant tremblent poutres et murs, – maintenant zigzaguent des éclairs et des vérités jaunes de soufre : – Zarathustra hurle ses malédictions.

II

Cette monnaie avec laquelle – tout le monde paie, – la Gloire, – je mets des gants pour toucher cette monnaie, – mon dégoût piétine dessus.

Qui veut être payé? – Le vénal!... – Celui qui est à vendre, qu’il étende ses mains grasses – vers le vulgaire clinquant de la gloire!

Veux-tu les acheter? – Ils sont tous à vendre. – Mais offre bon prix, – fais sonner ta bourse pleine! – Sinon, tu affermis, – tu affermis leur vertu...

Ils sont tous vertueux. – Gloire et vertu, ça rime. – Aussi longtemps que vivra le monde, – il paiera le caquetage de la vertu – avec le cliquetis de la gloire : – le monde vit de ce bruit-là...

Devant tous les vertueux, – je veux être débiteur, – débiteur de chaque grande dette! – Devant les résonateurs de la gloire, – mon avarice devient ver de terre; – parmi de telles gens, j’ai comme seule envie – d’être le plus humble...

Cette monnaie avec laquelle – tout le monde paie, – la Gloire, – je mets des gants pour toucher cette monnaie, – mon dégoût piétine dessus.

III

Silence! – Sur les grandes choses – je vois des grandes choses! – On doit se taire – ou parler grandiosement : – Parle grandiosement, ma ravie sagesse!

Je regarde en haut – des flots de lumière roulent : – ô nuit, ô calme, ô vacarme silencieux comme les morts! – Je vois un signe : – des plus éloignés lointains – descend, lentement étincelante, l’image d’une étoile vers moi.

Constellation suprême de l’être! – Table des visions éternelles! – C’est toi qui viens vers moi! – Ce que personne n’a vu, – ta muette beauté, – comment! elle ne fuit pas devant mes regards?

Enseigne de la nécessité! – Table des visions éternelles! – Mais tu le sais bien, – ce que seul moi j’aime, – tu sais bien que tu es éternelle! – que tu es nécessaire! – Mon amour ne s’enflamme – éternellement qu’à ta nécessité.

Enseigne de la nécessité, – constellation suprême de l’être! – toi que n’atteint aucun vœu, – toi que ne souille aucune négation, – éternel oui de l’être, – éternellement je suis ton oui : – car je t’aime, ô éternité!

DE LA PAUVRETÉ DU TRÈS RICHE

Dix ans se sont passés, – pas une goutte d’eau ne m’apparut, – pas de vent humide, pas de rosée d’amour, – un pays privé de pluie... – et je prie ma sagesse – de ne pas devenir avare dans cette sécheresse : – toi-même déborde, [stillsicde?] toi-même ta rosée, – sois toi-même la pluie de ta sauvage solitude!

Jadis j’ordonnais aux nuages – de s’éloigner de mes montagnes. – Jadis je leur disais : « Plus de lumière, tristes ombres! » – Aujourd’hui je les attire pour qu’ils viennent : – Faites l’obscurité autour de moi avec vos mamelles! – Je veux vous traire, – vaches de la hauteur! – Sagesse chaude comme le lait, douce rosée de l’amour, – je vous répands à flots sur le pays.

Partez, partez, vérités, – votre regard est trop sombre! – Je ne veux pas sur mes montagnes – voir les brutales impatientes vérités. – Dorée par le rire, – que s’approche aujourd’hui la vérité – adoucie par le soleil, hâlée par l’amour, – je ne cueille de l’arbre qu’une vérité mûre.

Aujourd’hui j’étends la main – vers les boucles du hasard, – assez habile pour conduire le hasard, – comme on conduit un enfant, pour le duper. – Aujourd’hui je veux être hospitalier – pour l’importun, – même pour le destin je rentrerai mes épinés. – Zarathustra n’est pas un hérisson.

Mon âme, – insatiable avec sa langue, – à toutes choses bonnes et mauvaises elle a déjà liché, – vers chaque profondeur elle a plongé. – Mais toujours, comme le bouchon, – toujours elle réparait, surnage, – elle bouffonne comme l’huile sur la mer brune : – c’est pour une telle âme qu’on me nomme : l’heureux.

Qui sont mon père et ma mère? – Mon père, n’est-ce pas le prince Abondance, – ma mère, le rire silencieux? – N’est-ce pas l’union de ces deux-là qui m’engendra, – moi l’animal-énigme, – moi, l’ennemi de la lumière, – moi prodigue de toute sagesse, Zarathustra?

Aujourd’hui malade de douceur, – un vent de dégel, – rêve Zarathustra dans l’attente, sur les montagnes. – Devenu doux, et cuit – dans son propre suc, – en-dessous de son sommet, – en-dessous de sa glace, – fatigué et bienheureux, – un créateur à son septième jour.

– Silence! – Une vérité marche au-dessus de moi, – semblable à un nuage, – d’invisibles éclairs elle me frappe. – À travers de larges et lents escaliers – monte son bonheur vers moi : Viens, viens, vérité bien-aimée!

– Silence! – C’est ma vérité! – De ses yeux hésitants, – de toutes ses terreurs – vers moi se jette son regard, – aimable, méchant, un regard de jeune fille... – Elle a deviné le fond de mon bonheur, – elle m’a deviné, – ah! à quoi pense-t-elle? – Rouge épée un dragon – sous l’abîme de son regard de jeune fille.

– Silence! Ma vérité parle!

Malheur à toi, Zarathustra! – Tu as l’air d’un homme – qui a avalé de l’or : – on finira par t’ouvrir le ventre!...

Tu es trop riche, – tu gâtes trop de monde! – tu fais trop d’envieux, – trop de pauvres... – Moi-même, ta lumière me relègue dans l’ombre, – et j’ai froid : va-t’en, riche, – va t’en, Zarathustra, va-t’en de ton soleil!...

Tu voudrais donner, répandre à pleines mains ton superflu. – mais toi-même, tu es le plus superflu! – Sois prudent, ô riche! – Donne-toi d’abord toi-même, ô Zarathustra!

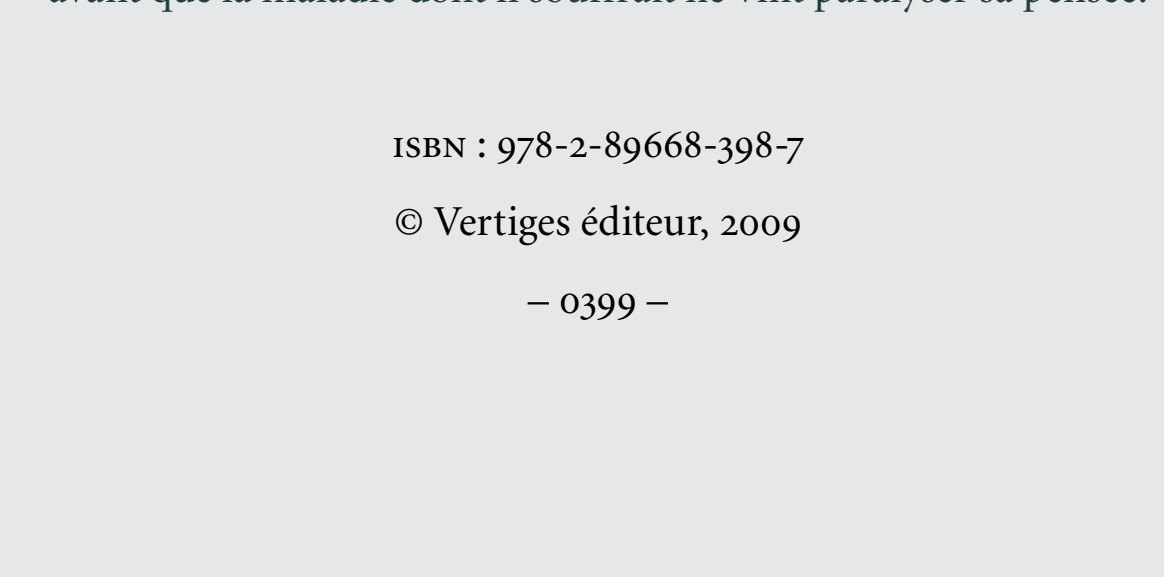
Dix ans se sont passés, – et pas une goutte d’eau ne t’apparut? – pas un vent humide? pas de rosée d’amour? – Mais qui donc devrait t’aimer, – ô richissime? – Ton bonheur sèche tout à la ronde, – appauvrit en amour – un pays privé de pluie...

Personne ne te remercie plus... – Mais c’est toi qui remercie chacun – de ceux qui prennent de toi : – Là je te reconnais bien, – ô richissime, – toi le plus pauvre de tous les riches!

Tu te sacrifies, ta richesse te torture, – tu te fatigues à donner, – tu ne te ménages pas, tu ne t’aimes pas : – la grande torture te domine toujours, – la torture des granges débordantes, du cœur débordant. – Mais personne ne te remercie...

Tu dois devenir plus pauvre, – ô sage sans sagesse, – si tu veux être aimé. – On n’aime que les souffrants, – on ne donne d’amour qu’aux affamés... – Donne-toi d’abord toi-même, Zarathustra!

– Je suis ta vérité...



Statue de Dionysos, (Italie, 1^{er} siècle), Musée du Louvre

